

AUTOUR DE ROMULUS ET DES LUPERCALIA

Une exploration préliminaire

Il n'est pas de dossier plus complexe que celui de la légende romuléenne en raison de la charge symbolique dont il est accablé et de l'affolante abondance des études auxquelles il a servi de prétexte. Les ingrédients de la vulgate, telle qu'on la trouve amplifiée chez Denys d'Halicarnasse et Plutarque, offrent chacun de nombreux prétextes à développements multiples¹, où l'on perd souvent de vue la cohérence générale et la nécessité, en saine méthode historique, d'inscrire nos travaux dans une critique serrée des témoignages. L'étude des données légendaires ne saurait échapper aux règles de la discipline : si Romulus n'a pas été un acteur direct de l'histoire², les *développements* de sa geste relèvent, eux, d'une élaboration progressive qui a été le fait d'écrivains³ et on ne peut

1. Ainsi, pour évoquer un exemple récent, celui de la gémellité qui forme la substance du beau livre de A. MEURANT, *L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*, Bruxelles, 2000.

2. Ce qu'il nous paraît vain de démontrer, même si certains commentaires inspirés par des découvertes archéologiques, en elles-mêmes sans doute trop peu spectaculaires, ne laissent pas d'étonner, voir là-dessus l'étude du Prof. A. Marcone, ici même, p. 65-75. Les Lupercales font figure de rituel inséparable de la fondation. Mais une analyse rigoureuse des textes qui servent de tremplin à cette conclusion historico-archéologique ne peut qu'anéantir un tel acte de foi et ce ne sont pas les trouvailles récentes du Palatin qui sont de nature à démontrer la réalité des murs et de la ville *de Romulus*. Le débat traditionnel entre hypercritiques et fidéistes, entre « croyants et agnostiques » (pour reprendre le titre d'un article de J. POUCKET, *Latomus* 53 (1994), p. 95-104) restera encore longtemps l'une des impasses qui figeront les travaux sur cette période. Au nombre des vibrants plaidoyers en faveur de la tradition épinglons toutefois les stimulantes réflexions de A. GRANDAZZI (*La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris, « Les Belles Lettres », 1991) et les positions souvent étonnantes du professeur A. CARANDINI, *La Nascita di Roma*, 1997, à quoi l'on ajoutera le bilan complémentaire dans le catalogue de l'exposition *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città 28 giugno - 29 ottobre 2000*, p. 95 et s.

3. Dont les « méfaits » sur la tradition ont été dénoncés maintes fois par J. POUCKET, voir e. a. *Les Origines de Rome. Tradition et histoire* (Bruxelles, 1985), et *Les rois de Rome. Tradition et histoire* (Bruxelles, 2000). L'essentiel des idées de l'auteur à propos de la geste de Romulus était déjà condensé dans « L'amplification narrative dans l'évolution de la geste de Romulus » (*Acta Classica Debrecen* 17-18 [1981-1982],

confondre ces développements avec les « mythèmes » ou invariants légendaires qui au départ ont offert le canevas des récits de fondation. Il importe donc avant toute analyse de fixer très précisément le contenu à examiner – éléments mythiques ou greffes successives –, ce qui n'est pourtant que rarement le cas dans les études qui s'offrent à nos lectures, en raison d'une équivoque immédiate à laquelle on n'échappe pas facilement : les légendes sont ici véhiculées par des « récits » d'historiens qui ont transféré le matériau légendaire dans de la pseudo-histoire et lui ont ainsi donné un air d'authenticité. Et même quand ce sont des poètes, comme Virgile ou Ovide, qui en font état, leurs réalisations ne sont pas moins ambiguës puisque l'épopée latine a plus que toute autre l'allure d'une histoire vraie, tandis que les considérations autour des fêtes et des rites de la religion romaine se donnent très souvent elles aussi pour un miroir fidèle du passé. Les récits qui nous sont parvenus de ce donné particulier – que déjà à Rome l'on ne pouvait mettre en doute sans s'exposer aux foudres romaines⁴ –, sont, aussi, pour ceux d'entre eux que nous connaissons le mieux, d'abord de grandes créations littéraires (Tite-Live) ou de riches compilations (Denys d'Halicarnasse et Plutarque) qu'on ne peut simplement confondre comme les témoins successifs d'une vulgate. Il s'agit aussi et avant tout de récits élaborés dans le contexte augustéen, comme tant d'autres mises en scène de l'histoire républicaine.

Nous nous contenterons ici de soumettre les témoignages à une approche critique prospective limitée au seul motif des *Lupercalia*. Dossier restreint certes mais déjà bien complexe, en raison d'abord de l'antiquité, réelle ou supposée, de la fête qui contribue à vieillir le personnage de Romulus⁵ et à lui donner ainsi une aura de fondateur héroïque ; en raison ensuite du caractère hétéroclite et disparate des informations qui nous en ont été transmises et qui ne se laissent pas intégrer à une reconstitution par simple synthèse des éléments qui nous la font connaître ; en raison enfin du

p. 175-187), auquel s'est encore récemment ajouté « La fonction fondatrice dans la tradition sur les rois de Rome » (dans *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Actes du colloque du Collegium Beatus Rhenanus*, textes rass. et prés. par M. COUDRY et Th. SPÄTH, Paris, 2001, p. 195-219). On confrontera notamment avec T. J. CORNELL, « The value of the literary tradition concerning archaic Rome », dans K. A. RAAFLAUB (éd.), *Social Struggles in Archaic Rome...*, Berkeley, 1986, p. 52-76.

4. Relisons la préface de Tite-Live : *Datur haec uenia antiquitati ut miscendo humana diuinis primordia urbium augustiora faciat. Et, si cui populo licere oportet consecrare origines suas et ad deos referre auctores, ea belli gloria est populo Romano ut, cum suum conditorisque sui parentem Martem potissimum ferat, tam et hoc gentes humanae patientur aequo animo quam imperium patientur.*

5. La manière dont Cicéron, dans le *Pro Caelio*, § 26, décrit la fête des *Luperci* est symptomatique, mais ne prouve rien, voir *infra*.

désordre des hypothèses et des analyses contradictoires qu'on nous en propose. Résumons les données essentielles de la fête.

Bref résumé des principales données relatives aux *Lupercalia* ⁶

Les *Lupercalia*, datés du 15 février, sont signalés en lettres majuscules – ce qui en fait un événement majeur du ferial romain – dans le calendrier pré-julien d'Antium ⁷. Nous disposons toutefois à son propos de peu de renseignements anciens ⁸, si l'on excepte un fragment de l'annaliste G. Acilius ⁹, qui évoque la nudité des *Luperci*, en la rapportant à une

6. La littérature est exponentielle. Nous limiterons ici les références à l'essentiel ou aux traitements les plus caractéristiques ou les plus tranchés. Voir A. DEGRASSI, *Italiae* XIII/II (1963), p. 409-411 (l'essentiel des *testimonia*). Les données ont été maintes fois rassemblées, mais avec souvent beaucoup de désordre, not. dans la *RE* XIII (1927), s.v. *Lupercal*, *Lupercalia* et *Luperci* (Marbach), qui ne remplace pas l'article antérieur (de W. Otto), s.v. Faunus, au tome VI (1909), col. 2054-2073. L'article du *Neue Pauly* (VII, 1999, col. 509-510), n'est utile que pour la (maigre) bibliographie récente. L'ouvrage de Chr. ULF (*Das römische Lupercalienfest*, 1982) replace avant tout la fête dans son contexte initiatique, mais ne peut faire oublier sur ce plan A. BRELICH (*Tre variazioni romane sul tema delle origini*, 1976²). Pour les comparaisons ethnologiques entre les *Lupercalia* et des fêtes du loup, on consultera aussi avec profit K. R. McCONE, « Hund, Wolf und Krieger bei den Indogermanen », dans W. MEID (éd.), *Studien zum indogermanischen Wortschatz (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft)*, 1987, p. 101-154 (plus spéc. p. 130 et s. pour l'analyse des contextes romains). Récemment T. P. WISEMAN (« The God of the Lupercal », *JRS* 85 [1995], p. 1-21) s'est à nouveau penché sur les textes (cités en fin d'article) et la documentation iconographique, parallèlement au chapitre consacré à la fête dans *Remus. A Roman Myth* (Cambridge, 1995), p. 77-88, après que U. W. SCHOLZ (« Zur Erforschung der römischen Opfer [Beispiel : die Lupercalia] », dans J. RUDHARDT et O. REVERDIN [éd.], *Le sacrifice dans l'Antiquité. Huit exposés suivis de discussions* [Entretiens sur l'Antiquité classique, 27], Genève, 1981, p. 289-340) eut à nouveau analysé tous les témoignages. Les synthèses de K. LATTE (*Römische Religionsgeschichte*, 1960, p. 84-85 et 360-362) font le point sur quelques aspects mais ne peuvent se comparer au traitement systématique de G. DUMÉZIL (*La religion romaine archaïque* [désormais *RRA*], p. 350-356), qui constitue à nos yeux le meilleur résumé de la fête et des travaux antérieurs. Nous avons lu avec intérêt l'étude de A. ZIOLKOWSKI (« Ritual Cleaning-up of the City : from the Lupercalia to the Argei », *AncSoc* 29 [1998-1999]), surtout p. 194-210.

7. Voir l'édition du calendrier dans A. DEGRASSI, *Italiae*, p. 4-5.

8. Nous ne pouvons évidemment pas nous appuyer sur une scholie au Phèdre de Platon (à lire dans W. Ch. GREENE, *Scholia Platonica*, 1938, éd. anast. 1981, p. 79-80, avec note où l'on voit que le passage incriminé est un ajout aux *scholia vetera*), comme le fait bien imprudemment T. P. WISEMAN, *art. cit.* (*supra*, n. 6), p. 3, pour attribuer à Ératosthène des informations qu'il aurait fournies sur le Luperkion : c'est de la Sibylle que parlait Ératosthène, comme le précise du reste la scholie (περὶ ἧς ἔγραψεν Ἐρατοσθένης), pas d'Évandre, qui est un complément d'autre origine.

9. Voir la nouvelle édition de Martine CHASSIGNET dans la Collection des Universités de France, *L'Annalistique romaine*, Vol. I, Acilius fr. 3.

course précipitée à la recherche de bétail volé. Elle se dérobe aussi à une analyse des strates archaïques comme celle que l'on peut mener sur d'autres antiques fêtes romaines, dont les noms intègrent le même suffixe *-alia* (*Carmentalia*, *Volcanalia*, *Furunalia* ...) et qui étaient, à la différence des *Lupercalia*, prises en charge par un flamme mineur particulier¹⁰. Les témoignages les plus explicites évoquent un rituel de purification, une *Februatio*¹¹.

L'aspect le plus singulier des rites est constitué par une flagellation plus ou moins brutale¹² des femmes exposées aux coups des *Luperci* qui les stimulaient à coups de lanières découpées dans la peau d'un bouc ou d'une chèvre¹³ – l'*amiculum Iunonis*¹⁴ –, pour les rendre fécondes.

Deux confréries sont associées, à époque impériale, à la célébration des *Lupercalia*, mais leurs noms varient d'un document à l'autre : alors que chez Ovide¹⁵, il est question de *Fabii* et de *Quintilii*, dans l'abrégé que l'on conserve de Festus, on trouve des *Faviani* (*sic*) et des *Quintiliani luperci*¹⁶, mais dans les inscriptions d'époque impériale il est question de *Fabiani*¹⁷ et d'un luperque présenté comme *Quinctilial(is) vetus*¹⁸. Deux groupes qui s'affronteraient à la course – mais depuis quand ? –, dont la confrontation a été mise en rapport avec les jumeaux fondateurs, d'où l'on tient souvent pour établi que les *Lupercalia* constituent un motif indissociable de la vulgate traditionnelle.

Le dieu des *Lupercalia* est tantôt Faunus¹⁹ (Tite-Live, not.), tantôt Pan (Denys d'Halicarnasse e.a.), voire même Luperus²⁰. Sont-ils tous équi-

10. G. DUMÉZIL (*Les dieux souverains des Indo-Européens*, Paris, 1977, p. 159-165) souligne le contraste entre luperque et flamme.

11. Essentiellement Varron, *De L.L.*, VI.13 : *Lupercalia dicta, quod in Lupercali Luperci sacra faciunt. Rex cum ferias menstruas nonis Februariis edicit, hunc diem febratum appellat ; februm Sabini purgamentum, et in sacris nostris uerbum : nam et Lupercalia febratio, ut in antiquitatum libri demonstraui, et 34 : Ego magis arbitror Februarium a die febrato, quod tum febratur populus...* D'où Plutarque, *Quest. Rom.*, 68 ; Censorinus, *De Die Natali*, 22, 14 ; Lydus, *De Mensibus*, 4, 25.

12. Voir G. DUMÉZIL, *RR*, p. 354.

13. Peau de bouc : Plutarque, *Quest. Rom.* 21 ; Ovide, *Fastes* II, 425-452, et Ser. Auctus in *Aen.* 8, 343. Peau de chèvre : Plutarque, *Romulus*, 21, 6-7.

14. Festus (Pauli exc.), p. 75-76 (Lindsay), où il est précisé : ... *quo die mulieres februantur a lupercis amiculo Iunonis, id est pelle caprina* ...

15. *Fasti*, II, 375, 377-378. Pour un Fabius Luperus, voir aussi Properce, IV, 1.25-26.

16. P. 78 de l'édition de Lindsay : *Faviani et Quintiliani appellabantur luperci, a Favio et Quintilio praepositis suis*.

17. Voir Dessau, *ILS*, 4948 (luperus Fabianus) avec commentaire.

18. *Ibid.*, 1923.

19. Dont le *dies natalis* du temple ne date toutefois que de 194, cf. T.-L., XXXIII, 42 et s. ; XXXIV, 53.

valents ? Pan est souvent rattaché à Évandre et aux fêtes arcadiennes du mont Lycée²¹. Mais il pourrait s'agir là de la réinterprétation classique d'une fête ancienne, pratiquement sans autre intérêt qu'anecdotique. Il est en tout cas surprenant que la divinité qui préside aux *Lupercalia* ait pu aussi être identifiée à Junon²².

On a coutume enfin de faire courir les luperques autour du Palatin, à cause notamment d'un passage apparemment explicite de Varron²³, mais qui trouble tout lecteur attentif de la scène des Lupercales de 44 av. J.-C.²⁴, au cours de laquelle les coureurs qui remontaient la *Via Sacra*²⁵ aboutirent au forum, près du Comitium, du côté des Rostres²⁶.

En réalité aucune de ces données n'est incontestable et toutes demandent à être scrutées avec attention. Car dans le récit le plus complet de la fête, celui que nous transmet Ovide, trop de détails surprennent d'emblée, à commencer par la présence du *Flamen Dialis*²⁷ pour présider

20. Justin, 43, 1.7. Il s'agit là d'une invention tardive, de même nature que la *Luperca* imaginée par Varron, d'après Arnobe, IV, 3. Ces manipulations démontrent le manque de contrôle sur ces données de la religion à l'époque impériale.

21. Tite-Live, I, 5.1-3 : *Ferunt... Evandrum... instituisse ut nudi iuvenes Lycaeam Pana uenerantes... currerent*. Pour les développements les plus récents de la légende arcadienne à Rome, voir l'étude d'Anouck DELCOURT, dans *Latomus* 60/4 (2001), p. 829-863. Il ne nous paraît pas utile ici de discuter des hypothèses de E. PERUZZI (*Civiltà greca nel Lazio preromano*, 1998) qui font remonter les *Lupercalia* à l'époque mycénienne parallèlement aux légendes arcadiennes.

22. Festus (p. 75 Lindsay) : *eius [i.e. Iunonis] feriae erant Lupercalia, quo die mulieres februabantur a lupercis amiculo Iunonis, id est pelle caprina ; quam ob causam is quoque dies Februatus appellabatur...* et Ovide, *Fasti*, II, 435 et s. D. PORTE (*L'idéologie religieuse dans les Fastes d'Ovide*, Paris, 1985, p. 174-177) prend Festus (dont elle préfère toutefois attribuer systématiquement le texte à Verrius Flaccus) au pied de la lettre.

23. De L. L., VI, 34 : *ego magis arbitror Februarium a die februato, quod tum februatur populus, id est lupercis nudis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum*. D'où Plutarque, *Quest. Rom.*, 68.

24. Abondamment narrée par les biographes de César : voir e. a. Suétone, *César*, 76 ; Dion Cassius, XLIV, 6 ; XLV, 30 ; Plutarque, *César*, 61 ; *Ant.*, 12, mais aussi par Cicéron, qui l'évoque à maintes reprises dans les Philippiques en raison du rôle qu'y tint Antoine, voir *Phil.*, II, § 84-87 ; III, § 12 ; XIII, § 17. Voir D. PORTE, « Note sur les *Luperci nudi* », dans *Mélanges J. Heurgon* II (Coll. E. F. Rome, 27), 1976, p. 834-850.

25. Encore évoquée par Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XVIII, 12.

26. Voir les témoignages réunis par A. K. MICHELS, « The Topography and Interpretation of the Lupercalia », *TAPhA* 84 (1953), p. 35-59.

27. À ce point troublante que l'on a cherché à corriger le seul texte qui l'évoque (Ovide, *Fasti*, II, 282), cf. D. PORTE, « Trois vers problématiques dans les Fastes d'Ovide », *Latomus* 35/4 (1976), p. 834-838. Sur le *Flamen Dialis*, voir not. G. MARTORANA, « Osservazioni sul *Flamen Dialis* », dans *Studi in onore E. Manni* IV, p. 1449-1475.

une fête où l'on sacrifiait des chèvres²⁸ et des chiens²⁹ – que ce prêtre ne pouvait ni voir ni même nommer³⁰ – et qui ne concerne en rien Jupiter. La victoire de Rémus, vainqueur de la course avec ses Fabii n'est pas moins problématique³¹.

Il vaut la peine de reprendre les problèmes un par un, ce que nous ne pouvons faire ici où nous nous contenterons d'en évoquer certains, et pour commencer le lien des *Lupercalia* avec la vulgate pictorienne, nous réservant d'approfondir l'un ou l'autre aspect dans de prochaines livraisons.

La place des *Lupercalia* dans la vulgate

Un examen attentif de la tradition, qui sur ce point est particulièrement limpide, ne laisse aucun doute sur l'intégration tardive des *Lupercalia* à la « vulgate » dont les témoins majeurs – Denys d'Halicarnasse et Plutarque – attribuent la paternité à Fabius Pictor³². Tite-Live est, en fait, le seul à les insérer directement dans la geste du fondateur, en faisant de la fête l'occasion de la capture de Rémus par les gens d'Amulius. Mais cette intrusion se laisse reconnaître sans peine pour ce qu'elle est. La mention de la fête s'abstrait du récit sans rien lui ôter d'essentiel ; le récit gagne même en cohérence narrative si, en supprimant l'épisode des *Lupercalia*, l'on passe directement de 4,9³³ : ... *in latrones praeda onustos impetus facere*

28. Voir Plutarque, *Rom.*, 21.6, et Ovide, *Fasti*, II, 361.

29. Voir Plutarque, *Rom.*, 21.8, 10, et *Quest. Rom.*, 68.

30. Toujours Plutarque, *Quest. Rom.*, 111 et Aulu-Gelle, *NA*, X, 15.12. Voir le commentaire de R. SCHILLING à l'édition des *Fastes* dans la Coll. des Univ. de France, vol. I, p. 124-125, n. 79 et 89.

31. Voir les études de R. SCHILLING, « Romulus l'élu et Rémus le réprouvé », reprise dans *Rites, cultes, dieux de Rome* (Paris, 1979), aup. publiée dans *REL* 38 (1960), et de D. BRIQUEL, la première des « Trois études sur Romulus », dans R. BLOCH, *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique* (Hautes Études du monde gréco-romain, 10), Paris, 1980.

32. Qu'il reprenait – on le sait, une fois de plus, grâce à Plutarque – à Dioclès de Péparéthos. Sur ce dernier, voir e.a. B. W. FRIER, *op. cit.* (*supra*, n. 35), p. 260-262, 268 ; F. JACOBY, *FGrH*, 820 ; *Der Neue Pauly*, s.v. Diokles 7 (bibl. récente) ; A. MEURANT, *L'idée de gémellité...*, p. 168-176. Cette légende axée sur la « gémellité » a bien entendu des correspondants en d'autres villes latines (voir A. MEURANT, *op. cit.*). Qui s'en étonnera ? Le nom de Dioclès de Péparéthos, seul survivant de ces historiens obscurs qui œuvrèrent à la mise en scène des légendes romaines, est là pour nous rappeler que nous aurions tort de négliger l'apport grec dans la construction des légendes de fondation, qu'elles fussent romaines ou latines. Après tout, depuis que les plus anciens logographes en avaient fait leur exercice de prédilection, nul n'était aussi habile qu'un historien grec pour construire à partir des mythes un passé légendaire aux cités.

33. L'insertion entre les deux phrases de la mention des *Lupercalia* est assez maladroite et il n'est pas fortuit qu'il s'agisse là d'un des « passages à problèmes » du livre I, pièce rapportée à un tissu par ailleurs homogène. Les phrases sont boiteuses et

pastoribusque rapta dividere et cum his, crescente in dies grege iuuenum, seria ac iocos celebrare à 5,3 : (*ferunt*) *insidiatos ob iram praedae amissae latrones, cum Romulus ui se defendisset, Remum cepisse, captum regi Amulio tradidisse, ultro accusantes*. On ne s'en étonnera pas. De la comparaison des versions parallèles – Denys et Plutarque reproduisent les articulations essentielles dans un ordre identique à celui de Tite-Live, simplement plus dense –, il ressort assez clairement que le récit de F. Pictor ne mettait pas en scène les Lupercalia. Dans sa récente édition des fragments de Fabius Pictor³⁴, Martine Chassignet s'est naturellement bien gardée de prêter au père de l'annalistique romaine une mention de la fête. Plutarque en effet la relègue parmi les versions complémentaires et Denys d'Halicarnasse l'attribue nommément à Aelius Tubéro³⁵. Ce dernier ne peut l'avoir exploré que dans les années 40-30 avant J.-C., assez tôt toutefois pour que Tite-Live en soit informé et l'évoque dans son récit des enfances de Romulus, à l'occasion de la rédaction originale ou d'une réédition partielle des premiers livres³⁶, contribuant ainsi à modifier sur un point mineur le contenu de la vulgate.

Il en allait peut-être de même, pour un autre épisode de la légende du fondateur, celui de l'apothéose romuléenne. Le chapitre 16 de Tite-Live consacré au récit de cette apothéose paraît, en effet, tout entier ajouté à un texte qui au départ ne l'intégrait pas. La conclusion originelle du règne de Romulus, nous la trouvons en fait à la fin du chapitre 15, en des termes que l'on comparera utilement à ceux de la conclusion qui résume le règne de Numa :

des gloses malencontreuses en ont compliqué l'architecture, au sein de chapitres particulièrement élaborés. C'est à juste titre que J. Bayet, dans la Collection des Univ. de France, en édite ainsi le texte : *Iam tum in Palatio monte Lupercal hoc fuisse [ludicrum] ferunt, et [a Pallanteo, urbe Arcadica, Pallantium, dein Palatium montem appellatam] ibi Evandrum, qui [ex eo genere Arcadum] multis ante tempestatibus, etc...* Dans les éd. de Madvig ou de Conway - Walters, seul le mot [*monte*] était désigné comme suspect, ce que rejette R. M. OGILVIE (*A Commentary on Livy I-V*, Oxford, 1969², p. 82, ainsi que dans son édition d'Oxford, en 1974).

34. *L'Annalistique Romaine*, I, Fabius Pictor, fr. 7.

35. L'historien Aelius Tubéro se dérobe aux investigations. De quelque manière qu'on aborde la question, on ne peut guère toutefois le séparer du père du consul de 11 av. J.-C., comme le proposait G. W. BOWERSOCK (*Augustus and the Greek World*, Oxford, 1965, p. 159-160). Voir aussi R. M. OGILVIE, *op. cit.*, p. 16-17, B. W. FRIER, *Libri Annales Pontificum Maximorum : the Origins of the Annalistic Tradition (Papers and Monogr. Of the Am. Acad. Rome, 27)*, 1979, p. 41, 45, 50..., et PIR², Q. Aelius Tubero n° 274.

36. Sur ce problème, voir l'introduction de J. Bayet à l'édition du livre I dans la Coll. des Univ. de France, p. XVI-XIX not.

15.6 *Haec ferme Romulo regnante domi militiaeque gesta, quorum nihil absonum fidei diuinae originis diuinitatisque post mortem creditae fuit, non animus in regno auito recipiendo, non condendae urbis consilium, non bello ac pace firmandae. Ab illo enim profecto uiribus datis tantum ualuit ut in quadraginta deinde annos tutam pacem haberet...*

17. *Patrum (interim) animos certamen regni ac cupido versabat...* [d'où bientôt le premier *interregnum*]

Peut-on croire que Tite-Live avait d'emblée prévu de raconter après « *quorum... post mortem* », l'histoire d'une apothéose qu'il avait d'abord simplement évoquée en quelques mots (*gesta quorum nihil absonum fidei diuinae originis diuinitatisque post mortem creditae fuit*) ? Le chapitre supplémentaire qui est venu s'y greffer en expose une version particulière, attribuée comme chez Cicéron, à un certain Proculus Iulius³⁷. L'élément le plus intéressant en est le lieu de la disparition du roi au « marais de la chèvre » (*ad Caprae Paludem*) du côté du théâtre de Pompée où Jules César fut assassiné. Il ne s'agit pas là d'un motif quelconque : cette localisation

21.5 *Omnium tamen maximum eius operum fuit tutela per omne regni tempus haud minor pacis quam regni. Ita duo deinceps reges, alius alia uia, ille bello, hic pace, ciuitatem auxerunt. Romulus 37 regnauit annos, Numa 43. Cum ualida tum temperata et belli et pacis artibus erat ciuitas.*

22. *Numae morte ad interregnum res rediit.*

37. Cicéron, *De Re P.*, II, § 20. L'apothéose est un motif ancien. Elle avait été chantée déjà par Ennius, au livre I des *Annales* (F. LXI-LXII, l. 110-115 de I. VALHEN, *Ennianae poesis reliquiae*). On finit par en prêter le récit à un certain Proculus, devenu ensuite Proculus Iulius, après une intervention manifeste d'un membre de la gens Iulia, à notre sens certainement le dictateur, comme le proposait O. SKUTSCH, *The Annals of Ennius, edition with introduction and commentary*, p. 260-261. Nous ne comprenons pas qu'on puisse écrire que Tite-Live suivrait ici une source pré-césarienne (e. g. R. M. OGLIVIE [*op.cit.*, p. 85], qui propose Valérius Antias, ou J. E. G. ZETZEL [*Cicero. De Re Publica. Selections* (Cambridge Greek and Latin Classics), 1995, p. 177], qui suggère Licinius Macer). Rien ne nous autorise non plus, ainsi qu'on le fait si souvent, à interpréter le fragment LXIII d'Ennius – *Quirine pater ueneror Horamque Quirini* – comme appartenant déjà à la mise en scène de l'apothéose romuléenne et donc comme une preuve que Romulus aurait été assimilé à Quirinus dès Ennius. Voir par ex. K. BÜCHNER (*M. Tullius Cicero : De Re Publica. Kommentar*, Heidelberg, 1984, p. 188) ou G. DUMÉZIL (*RRA*, p. 248). Il ne faudrait pas, par légèreté, exclure trop vite un rôle direct de Jules César dans cette assimilation, qui préparait le transfert de l'apothéose de Romulus aux *Quirinalia* (voir texte *infra*). Que Cicéron (*De Re P.*, *loc. cit.*, et *De Legibus*, § 3) mentionne déjà Proculus Iulius ne prouve pas non plus que « Iulius » ait été ajouté avant César au nom du témoin Proculus : le passage où il est question de Proculus Iulius dans le *De Legibus* est singulièrement ironique. Et est-ce sans raison que Cicéron décrit, dans le *De Re P.*, ce témoin comme un *homo agrestis* (d'où Denys d'H., II, 63.3) ? Quand Ovide (*Fasti*, II, 499) le fera venir d'Albe, il le reliera alors encore plus clairement aux Iulii, mettant ainsi un point final probablement au remodelage de la « vision » de Proculus.

s'explique avant tout par référence à la date traditionnelle de l'apothéose qui était fixée aux Nones Caprotines, les fêtes « de la chèvre »³⁸. Plutarque nous donne la justification de cet emplacement insolite³⁹ : le jour de la disparition du roi s'appelait ὄχλου φυγή (ou *Poplifugia*⁴⁰), tandis que l'apothéose était célébrée aux Nones Caprotines quand « ce jour-là on descendait au marais de la Chèvre pour y faire un sacrifice... » Renseignement d'autant plus précieux qu'il doit faire état de fêtes anciennes, dans la mesure où les Nones « Caprotines », consacrées à Junon, ne sont signalées dans aucun calendrier d'époque impériale⁴¹, témoignage évident qu'elles n'étaient plus alors réellement célébrées en juillet.

Les Lupercales d'un côté, la mort de Romulus au « Marais de la Chèvre » d'autre part apparaissent donc comme les deux passages du règne de Romulus qui pourraient relever chez Tite-Live d'un remaniement particulier de la légende⁴². Reliés l'un à l'autre, ces deux motifs – et ce n'est pas fortuit – se retrouvent fortement soudés dans le long développement consacré à la légende romuléenne au deuxième livre des *Fastes* d'Ovide⁴³ : d'abord les *Lupercalia*, ensuite l'apothéose placée aux *Quirinalia*, deux jours après les *Lupercalia*. Ce qui était auparavant célébré au cours d'une fête de juillet est ainsi rapporté à une fête de février⁴⁴. La

38. Qui furent célébrées le 7 juillet, deux jours « après celui de la disparition du roi » aux *Poplifugia* d'après Plutarque. Le témoignage de Cicéron (*De Re P.*, I § 25) est encore plus explicite : *Nonis Quinctilibus* (= Plutarque, *Romulus*, 27.4). Sur les Nones Caprotines, voir *RE* XXXIII (1936), s.v. *Nonae Caprotinae*, col. 849-862 (St. Weinstock).

39. *Romulus*, 29.2.

40. Datée du 5 juillet, voir A. DEGRASSI, *Italiae*, p. 476.

41. Voir K. LATTE, *Röm. Religionsgeschichte*, p. 106. On ne trouve dans les calendriers, à cette date, que la mention des *non(ae)*, du caractère néfaste du jour et le plus souvent des *Ludi (Apollinares)*. Les Nones Caprotines n'étaient pas davantage signalées dans le calendrier pré-julien d'Antium qui signale à cette date, encore en *Quintilis*, les deux Palès (A. DEGRASSI, *Italiae*, p. 14), ce qui ne laisse pas d'être intéressant.

42. On trouve aussi l'écho de la version de l'apothéose chez Denys d'Halicarnasse (II, 56), mais sans lien particulier avec le marais de la Chèvre. Par contre, la mort de Romulus y est encore mise en rapport, dans une des versions retenues, avec les *Poplifugia*.

43. Non sans art, cf. R. J. LITTLEWOOD, « Ovid's *Lupercalia* (*Fasti* 2, 267-452). A Study in the Artistry of the *Fasti* », *Latomus* 34 (1975), p. 1060-1072.

44. À ce déplacement il peut y avoir des raisons qui ne sont pas nécessairement associées à Romulus, comme par exemple un soudain accroissement des Jeux Apollinaires qui pourrait avoir obligé à déplacer les Nones Caprotines. Voir le commentaire de R. SCHILLING aux *Fastes* d'Ovide, p. 128 n. 118 : « Ovide est le seul, avec le calendrier de Polemius Silvius (449 apr. J.-C.), à dater la disparition de Romulus des *Quirinalia* (17 février) au lieu des *Nonae Caprotinae* (7 juillet). » Le calendrier de Polémus Silvius (voir A. DEGRASSI, *Italiae*, p. 270) mentionne aussi aux

référence au « marais de la Chèvre » est commune à Ovide et à Tite-Live : chez Ovide cette localisation conserve manifestement le souvenir de la date ancienne, désormais obsolète. N'en serait-il pas de même déjà chez Tite-Live ? La mention du « marais de la Chèvre » n'y compensait-elle pas déjà un effacement des Nones Caprotines ?

Tout indique que nous sommes là, hors de la vulgate, dans les rebondissements ultimes de la légende romulienne, ceux qui eurent pour cadre les guerres civiles et pour articulation majeure la propagande politique. Le responsable de l'insertion des *Lupercalia* dans la vulgate pictorienne est Aelius Tubéro, nous le savons par Denys d'Halicarnasse. Mais Aelius Tubéro ne peut avoir tout inventé ; s'il a effectivement corrigé la vulgate, c'est en s'inspirant d'autres versions, comme celle à laquelle s'était intéressé dès le milieu du II^e siècle l'annaliste C. Acilius, dont Plutarque nous apprend – rappelons-le – qu'il expliquait la nudité des luperques par référence à un épisode ancien au cours duquel Romulus et ses compagnons s'encoururent si rapidement, pour récupérer le bétail dont on les spoliait, ... qu'ils oublièrent de se vêtir⁴⁵. Pour exploiter correctement ce témoignage surprenant sur la nudité des luperques et qui ne peut venir de la vulgate pictorienne, il faut tenir compte de l'autre histoire de Romulus, celle qui apparentait le fondateur latin de Rome à un « Cacus » et qui avait pour cadre le Volcanal et le forum républicain, du côté du Comitium, où l'on conservait la tombe de Romulus⁴⁶ et où aboutissait encore en 44 av. J.-C. la course des Lupercales.

Les deux histoires de Romulus

Romulus est une figure complexe et la vulgate pictorienne n'est pas l'unique version ni nécessairement la plus ancienne de sa légende. L'histoire du fondateur avait aussi été coulée dans des schémas mythiques d'une autre structure, où le roi Romulus était présenté comme un « brigand », vivant de rapines, à l'instar d'autres figures légendaires comme celles de Cacus⁴⁷, de Caeculus ou de Servius Tullius⁴⁸. Ces légendes-là

Nones de juillet la fête des *ancillae*, dont il nous paraît difficile de faire un élément du rituel ancien des Nones Caprotines, comme le propose F. COARELLI, *Il Campo Marzio*, Rome, 1997, p. 39 et s.

45. Voir Coll. des Univ. France, *L'Annalistique Romaine* I, Acilius fr. 3.

46. Sur cette partie du forum, voir F. COARELLI (*Il Foro romano. Periodo arcaico*, 1983, dont toute la deuxième partie est à lire).

47. Avant qu'on en fasse, par un jeu de mots facile un *κακός*, transformé d'autant plus aisément en adversaire d'Héraclès qu'il était effectivement à ses débuts, comme son parallèle Romulus, un brigand. Voir dans J. P. SMALL (*Cacus and Marsyas in Etrusco-Roman Legend*, Princeton, 1982, p. 3-36) le chapitre intitulé « The Metamorphosis of Cacu ».

relevaient d'un cycle « crétois » articulé au dieu Vulcain⁴⁹. De cette version, nous n'aurions que des bribes impossibles à reconnaître comme telles chez nos trois historiens canoniques si Plutarque n'en avait pas fait explicitement état⁵⁰. Il faut savoir gré à G. Capdeville⁵¹ de l'avoir sortie de l'oubli où elle finissait par sombrer chez les modernes et de l'avoir mise en perspective en la comparant – textes à l'appui fort heureusement – à d'autres histoires latines et à ses antécédents grecs⁵².

À laquelle des deux versions rattacher le fragment d'Acilius ? Nous sommes d'autant moins autorisés à en rapporter le contenu à la vulgate pictorienne que celle-ci, nous venons de le constater, n'intégrait pas les *Lupercalia* à la geste des jumeaux. Par contre la mention de bétail volé, qui rappelle le vol similaire du bétail d'Héraclès par Cacus, nous invite sérieusement à replacer ce détail dans l'« autre » histoire de Romulus et à poser au moins le principe d'un rapprochement possible de cette version avec celle des Lupercales autant qu'avec le fonds ancien de légendes qui avaient trouvé à s'enraciner au Forum, lieu d'une autre mort de Romulus.

Près du Ficus Ruminalis et des rostres où aboutissait la course des luperques en 44 av. J.-C. se dressaient des statues de la Sibylle et de Marsyas qui ne sont pas sans rapport avec notre sujet : derrière le silène Marsyas se profile aisément Faunus ou Pan⁵³, tandis que la Sibylle romaine était étroitement associée à la légende arcadienne, à Évandre en particulier⁵⁴, ainsi qu'au Lupercal. Le rapport entre Marsyas, Cacu et les Vibennae renvoie par ailleurs directement à des éléments de l'histoire de Servius Tullius, les Vibennae notamment, parallèle à l'autre légende de

48. Servius Tullius qui n'est autre que le « second » fondateur de la ville.

49. Voir le traitement audacieux qu'en propose A. CARANDINI, *La Nascita di Roma*, p. 126 et s.

50. Plutarque, *Romulus*, 2, 3-8.

51. G. CAPDEVILLE, *Volcanus. Recherches comparatistes sur les origines du culte de Vulcain* (BEFAR, 288), 1995, p. 61 et s. L'aspect négatif, le côté brigand de Romulus, avait déjà été bien relevé par E. TIFFOU, « Notes sur le personnage de Romulus », dans *Mélanges offerts à J. Heurgon*, II (*supra*, n. 24), p. 991-992 et s. Les questions posées par J. Poucet (et relayées par F. COARELLI, *Il Foro Romano*, p. 188-189), trouvent évidemment là leurs réponses. Nous n'entendons pas discuter ici de tous les détails qui ont fini par glisser d'une « histoire » de Romulus à l'autre, mais, en guise de prospection préliminaire, proposer à la discussion une autre approche des problèmes posés par une tradition complexe et multiforme.

52. Car cette « autre » histoire de Romulus, articulée à Vulcain, est, elle aussi, d'origine grecque, comme celle des jumeaux (*supra*, n. 32).

53. Voir notamment le miroir signalé par T. P. WISEMAN, *art. cit.*, p. 5.

54. Comme le rappellent la scholie au Phèdre de Platon (réf. donnée plus haut, n. 8) et Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 108.3, voir T. P. WISEMAN, *art. cit.*, p. 3.

Romulus, celle à laquelle devait se référer C. Acilius, en l'édulcorant⁵⁵. C'est cette légende-là qu'Aelius Tubéro a dû revisiter à l'époque augustéenne ; c'est de cette version parallèle qu'il aura extrait les éléments associés aux Lupercales pour les intégrer – alors seulement – à la légende des jumeaux, en même temps qu'on en gommait les éléments peu compatibles avec la vulgate pictorienne.

Pour y faciliter l'insertion de la fête on n'a pas manqué de tirer parti d'un rapprochement bien aisé à établir entre la louve nourricière, la grotte de Pan où elle s'était réfugiée⁵⁶ et la racine *lup-*, reconnaissable dans les mots *Lup-erci*, *Lup-ercal* et *Lup-ercalia*⁵⁷. Que le sens premier⁵⁸ soit moins net qu'il a paru aux Latins importe peu ici. C'est probablement de ce temps-là que date le déplacement des *Lupercalia* vers le Palatin⁵⁹, centre du nouveau pouvoir, où l'on déposa aussi les livres sibyllins revus et corrigés⁶⁰. De la nouvelle fête la version réactualisée, avec toutes ses incohérences, nous est fournie dans la mise en scène des *Fastes* d'Ovide, sur laquelle il est intéressant de revenir.

55. Romulus y tient désormais un rôle respectable, mais il ne s'agit là que d'une métamorphose, exactement inverse de celle qui transforme le devin Cacus en méchant dérobant le bétail d'Héraclès. Il est intéressant, et pas fortuit, de voir que Tite-Live, I, 7.4-15, intègre à sa geste romuléenne et à la légende arcadienne un Héraclès attaquant Cacus (comme chez Virgile), confondant ainsi les généalogies héroïques.

56. Voir surtout Denys d'H., I, 79.

57. Que Varron rapproche en une formule étonnante : *Lupercalia dicta, quod in Lupercali Luperci sacra faciunt*, voir *supra*, n. 11.

58. L'étude de A. MARCINOWSKI (« Le loup et les Grecs », *AncSoc* 31 [2001], p. 2 et s) a fait récemment le point. Nous y renvoyons pour un état de la question. Le Loup, la lumière ou un rapport avec d'autres animaux comme le renard (F. Bader) sont les hypothèses les plus couramment explorées, sans oublier l'étymologie par *lupus* et *hircus*, qui retrouve des adeptes à chaque génération. Voir e. g. P. OVIDIUS NASO : *Fastorum Liber Secundus*, éd. et comm. Par H. LE BONNIEC (Coll. Erasme, 1969), p. 46, 267, mais aussi, pour le rapprochement entre *Luperci* et boucs, par ex. H. J. ROSE, « The Luperci, Wolves or Goats », *Latomus* 8 (1949), p. 9-14, et K. KERÉNYI, « Wolf und Ziege am Fest der Lupercalia », dans *Mélanges J. Marouzeau*, 1948, p. 309-317.

59. Comme l'atteste Varron (voir passage cité plus haut, n. 23), qui a dû jouer un rôle décisif, en cette matière comme en tant d'autres.

60. Le dépôt de ces livres est lié à la refondation des Jeux Séculaires (Zosime qui nous les relate en long nous parle aussi longuement de la Sibylle) et à l'apollinisme romain, donc peut-être aussi au nouveau développement des Jeux Apollinaires qui submergeront les Nones Caprotines, pour s'étendre du 5 au 13 juillet. Sur le nouveau sanctuaire d'Apollon Palatin, nous renvoyons à notre étude « Le substrat dorien de l'Apollon Palatin », dans *Constructions publiques et programmes éditaires en Grèce* (*BCH Suppl.* 39, 2000), p. 459 et s.

Les *Lupercalia* d'Auguste

L'intérêt porté par César à la fête des Lupercales s'est marqué notamment par la création d'un groupe particulier de *Luperci*, les *Luperci Iulii*, dont l'existence fut bien éphémère, semble-t-il. On en fait systématiquement un « troisième » groupe de *Luperci*, à côté des Fabii et des Quin(c)tii/Quin(c)tilii. C'est oublier que ceux-ci sont signalés pour la première fois par Ovide et que rien n'indique a priori qu'en leur qualité de luperques, ils soient très anciens. Le rôle qu'Ovide fait tenir à ces *sacerdotes* est même des plus suspects : ils seraient les protagonistes d'une course et les compagnons respectifs de Rémus et de Romulus. Si l'on ajoute à ces détails surprenants l'exclusion des parts du sacrifice pour les vaincus à la course, on retrouve là trop d'éléments caractéristiques du rôle tenu par les Potitii et Pinarii dans les fêtes de l'*Ara Maxima*⁶¹ pour qu'ils ne soient pas suspects : gageons, après d'autres, que c'est bien le rituel de l'*Ara Maxima* qui aura servi de modèle pour imaginer les nouveaux rôles dévolus aux deux confréries des « Fabii » et des « Quinctilii » dans les *Lupercalia* restaurés au début du Principat. Comme le prêtre des Lupercales chez Ovide est le *Flamen Dialis*, il n'est guère difficile de dater la réorganisation de la fête d'après 11 av. J.-C. , quand, après 75 années d'éclipse⁶², un nouveau flamme de Jupiter fut à nouveau créé⁶³.

Avec Auguste qui les restaure⁶⁴, les *Lupercalia* redeviennent une fête respectable et sous contrôle⁶⁵. Quelques années plus tôt il n'en était pas

61. Que Tite-Live met précisément en scène, de manière surprenante, dans son récit du règne de Romulus. Sur la fête, voir e. a., K. LATTE, *Römische Religionsgeschichte*, p. 213 et s., R. M. OGILVIE, *op. cit.*, p. 56 et s. Pour le rapprochement entre luperques et Potitii/Pinarii, voir e. a. J. BAYET, *Les origines de l'Hercule romain* (BEFAR, 132), 1926, p. 301-302 not. et D. BRIQUEL, « Trois études sur Romulus », p. 273. On ne manquera pas de relever qu'Ovide, une fois de plus, suit Tite-Live et qu'il confirme ainsi que l'intégration d'Hercule à l'histoire de Romulus ne doit pas être détachée des manipulations relatives aux Lupercales : chez Ovide, *Fasti*, II, 303-358, c'est la mésaventure de Faunus, amoureux d'Omphale et tancé par Hercule, qui sert d'*aition* à la nudité des luperques, cf. D. PORTE (*L'étiologie religieuse...* [cité *supra*, n. 22], p. 173) qui explique cette nouveauté par un souci d'Ovide de plaire aux Fabii, à la fois attachés à Hercule et homonymes d'un des groupes de luperques. Sur le caractère gentilice (?) des cultes attribués aux Fabii et aux Quinctii, voir Ella HERMON, *Habiter et partager les terres avant les Gracques* (Coll. E. F. Rome, 286), 2001, p. 36-37.

62. Tacite, *Ann.*, III, 58.

63. Dion Cassius, LIV, 36.1. Voir A. W. J. HOLLEMAN, « Ovid and the Lupercalia », *Historia* 22 (1973), p. 260-268, et un prolongement dans *Latomus* 42 (1983), p. 419-420.

64. Le témoignage de Suétone est des plus explicites, *Aug.* 31.4, qui signale la restauration des *Lupercalia* aussitôt après le *Flamen Dialis* et avant les Jeux Séculaires.

encore ainsi. Cicéron, dans le *Pro Caelio*, prononcé en 56, montre que la sodalité avait alors mauvaise presse : l'orateur écarte le reproche fait à Caelius d'en être, en précisant qu'il s'agit là d'une forme antique de la religion, antérieure à l'institution des lois...⁶⁶ C'est le même Cicéron qui rappellera avec virulence, et maintes fois dans les *Philippiques*, la fausse intronisation de Jules César et les excès d'Antoine aux Lupercales de 44 av. J.-C. L'importance de cet événement comme mise en œuvre d'une symbolique nouvelle liée à Jules César nous autorise à prêter au dictateur un intérêt plus que passager pour le rituel antique des *Lupercalia*. La scène où l'on vit Antoine, dévêtu comme un luperque, venir poser le diadème sur la tête du dictateur, doit être un moment décisif dans l'évolution ou l'appropriation politique des Lupercales. Comme Jules César portait aussi un intérêt tout particulier au roi Romulus, modèle obligé de tout nouveau « monarque » fondateur, on ne s'avance guère en voyant en lui l'un des manipulateurs essentiels des *Lupercalia*. Est-ce lui qui aura suggéré à Varron⁶⁷, à Aelius Tubéro, à d'autres aussi, de s'y intéresser ? C'est pour le moins probable, d'autant plus vraisemblable en tout cas qu'Auguste, si fidèle à l'idéologie césarienne, s'y intéressera à son tour⁶⁸ pour restaurer définitivement la fête.

Lupercalia et apothéose romuléenne, nous l'avons constaté chez Tite-Live, sont deux éléments majeurs de la nouvelle mystique « royale ». Une fois rapprochés de la vulgate pictorienne, les *Lupercalia*, qui jusque-là – à en juger par C. Acilius – ne concernaient probablement que le seul Romulus, devaient intégrer désormais Rémus. Les rôles qui furent impartis aux deux frères ont été bien analysés, notamment par R. Schilling⁶⁹ : la « nouvelle » fête, fut, en effet, très habilement présentée pour mettre en

65. On en exclut les jeunes gens imberbes, *ibid.*

66. *Pro Caelio*, § 26.

67. Dont l'autorité en matière religieuse était grande, voir Y. LEHMANN, *Varron théologien et philosophe romain* (Coll. Latomus, 237), Bruxelles, 1997.

68. Auguste, dans les premiers temps du Principat, est resté attentif à l'exploitation de Romulus. La légende troyenne ne la concurrencera que progressivement et ne l'éliminera jamais définitivement : la place de Romulus parmi les *primi viri* du forum d'Auguste l'atteste mieux que tout long discours. Et les Odes d'Horace font encore une place décisive au fondateur, évoqué à maintes reprises. À ses débuts Auguste cherche réellement à apparaître comme un nouveau Romulus. Ovide, dans les *Fastes*, ne pouvait que consacrer cette prééminence romuléenne. L'intérêt porté par Auguste à Romulus, avec le soutien de Varron, est encore démontré par la restauration d'une autre confrérie désormais associée à Romulus, celle des Arvales, baptisés « frères de Romulus », si excellemment étudiée par J. SCHEID, *Romulus et ses frères* (*BEFAR*, 275), 1990.

69. Voir l'étude citée plus haut, n. 31, à tort contestée par H. LE BONNIEC, *op. cit.* (*supra*, n. 58), p. 59-60, note aux vers 373-376.

évidence les rôles nouveaux (?) dévolus à Rémus et à Romulus : le premier, vainqueur impie – il confisque les *exta* qui sont la part des dieux – reste marqué par la sauvagerie des luperques, telle que dénoncée quelques années plus tôt par Cicéron, et clairement exclu de la cité aux normes de laquelle il n'adhère pas, contrairement à Romulus qui après son temps d'initiation dans la nature sauvage fonde les us et coutumes d'une nouvelle communauté d'hommes.

S'il s'agit là des aspects les plus spectaculaires que l'on puisse sans grand risque rattacher à la réorganisation des *Lupercalia*, il en est bien d'autres où la tradition a dû être tout autant malmenée. Il n'est pas fortuit qu'aux Lupercales de Février, bien des éléments dérangent, notamment le sacrifice de chiens et de chèvres. Le sacrifice du chien surprend à un double titre : il est incongru dans une fête présidée par le *Flamen Dialis* ; il n'est pas moins étonnant en février. On l'attendrait plutôt en juillet, au moment de la *canicule*. Il est aussi une offrande particulière du dieu Arès/Mars⁷⁰, ce qui pourrait convenir à un Romulus qui aurait pris les traits de Mars, mais celui-ci n'est pas le dieu des *Lupercalia* et cela intriguait déjà les Anciens. Tout de même qu'on attendrait pour Pan ou Faunus le sacrifice de boucs, non de chèvres, pourtant clairement attesté par Plutarque pour l'époque impériale.

Tout ne se déroule-t-il pas comme si les *Lupercalia* nouvelles avaient confondu des rituels au départ distincts, comme si les deux groupes de *Luperci* étaient les héritiers, désormais associés dans un même rituel, de deux fêtes différentes ? C'est en tout cas une piste que l'on aurait dû explorer depuis longtemps. Car retrouver de quelles fêtes il pourrait s'agir n'est guère malaisé : en déplaçant l'apothéose de Romulus de juillet à février, on a dû aussi logiquement rapatrier au même moment le rituel ou une partie du rituel des anciennes Nones Caprotines associées à cette apothéose⁷¹. N'est-ce pas du reste ce qui s'est produit, comme en font foi les *Fastes* d'Ovide qui évoquent l'apothéose dans le cadre des *Quirinalia* qui succédaient immédiatement aux *Lupercalia*⁷² ? Le rapport entre les

70. Ou de la déesse Hécate. Voir N. J. ZAGANIARIS, « Sacrifices de chiens dans l'antiquité classique », *Platon* 27 (1975), p. 322-329.

71. Malgré Plutarque, *Romulus*, 27.4, qui laisse entendre que le souvenir de la mort de Romulus, et non les Nones Caprotines, était encore célébré de son temps en juillet. L'information peut être livresque, comme le laisserait entendre l'évocation du mois *Quintilis* et comme d'autres commentaires manifestement repris à Varron (voir plus haut n. 11, par ex., les références parallèles).

72. Et l'on ne peut manquer de relever qu'Ovide a aussi déplacé du 18 juillet au 13 février l'évocation de la bataille de la Crémère où s'illustrèrent les Fabii. Il est difficile de ne pas mettre cela en relation avec les *Luperci Fabii* (voir E. LEFÈVRE, « Die Schlacht am Cremera in Ovids Fasten 2, 195-242 », *RhM* 123 (1980), p. 152-

deux est aussi étroit que celui qui associe la fête de Faunus célébrée aux Ides de février des *Lupercalia* célébrés le 15 du même mois et patronnés par le même dieu. On est alors moins surpris que des chiens et des chèvres aient aussi été sacrifiés en février, lors de fêtes qui confondaient désormais les antiques rituels réservés précédemment à Faunus, en février, et à Junon, en juillet ; moins surpris aussi que Junon soit nommément associée à la fête d'hiver⁷³. Et l'on comprend mieux le fossé qui sépare Varron de Festus : le premier expliquait encore les *Lupercalia* par référence à la *februatio*, tandis que le second associe le rituel à une Junon *Februata*⁷⁴. On mesure là l'évolution brutale subie par la fête à l'époque augustéenne.

(à suivre)

Patrick MARCHETTI

Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix

162). La réforme du calendrier a peut-être été une occasion très favorable pour asseoir ces modifications. Les liens d'Ovide avec le pouvoir sont incontestables, comme l'ont souligné de récentes études, par ex. A. BARCHIESI, *Il poeta e il principe. Ovidio e il discorso augusteo*, Bari, 1994 ; J.-Y. MALEUVRE, « Les Fastes d'Ovide ou la guerre du calendrier », *RBPh* 75 (1995), p. 69-105, souligne au contraire les réticences voilées d'Ovide à servir la politique religieuse d'Auguste.

73. Au point d'entraîner d'étonnantes confusions chez les Modernes, par ex. F. COARELLI (*Il Campo Marzio*, p. 29-30 et 36), qui rapporte l'*amiculum Iunonis* aux Nones Caprotines, alors que Festus associe explicitement le rite au mois de février (voir texte en partie cité *supra*, n. 14). C'est évidemment la confusion des deux fêtes qui avait aussi amené Plutarque à confondre l'*amiculum Iunonis (pellis caprina)* et les lanières en peau de bouc (*Fasti*, II, 445-6), voir réf. *supra*, n. 13.

74. À ce point mal identifiée que Festus (p. 75 Lindsay) multiplie les épiclèses : *Februarius mensis dictus, quod tum, id est extremo mense anni, populus februaretur... a Iunone Februata, quam alii Februalem, Romani Februlim uocant...* Ovide, *Fasti*, II, 435 et s., a préféré la réinterprétation en *Lucina*.